recours qu'accidentellement aux moyens d'obtenir ce résultat ; employés trop souvent, ils se neutralisent eux-mêmes.

§ 218. — Récapitulons ce que nous avons tenté d'établir pour cette question difficile. En premier lieu, nous avons cru pouvoir conclure que la morale absolue, dans la mesure où elle s'applique à la vie personnelle, ne tolère pas l'usage journalier des stimulants. Ceux-ci sont déplacés dans un ordre parfaitement normal.

Ils n'ont aucun rôle à remplir dans une vie à peu près normale, telle que celle dont jouissent les hommes vigoureux pendant leur jeunesse. Aussi longtemps que rien ne vient entraver l'accomplissement complet de toutes les fonctions organiques, il n'existe aucune nécessité d'employer les agents de leur surexcitation temporaire. L'éthique doit encore formuler à ce sujet une interdiction absolue.

C'est seulement lorsque les obligations excessives qu'impose souvent la vie, ont déterminé plus ou moins de prostration continue, lorsque par suite de la faiblesse constitutionnelle ou de l'affaiblissement sénile, les forces organiques ne suffisent plus à la dépense d'énergie accoutumée, c'est alors seulement, disons-nous, qu'il se présente une raison valide d'autoriser l'usage d'excitants, alcooliques ou autres, et bien entendu dans la mesure où ils contribuent au travail de la réfection.

En outre, il est permis de plaider leur cause dans les cas exceptionnels où l'alimentation étant plus copieuse et le milieu plus animé, ils font sortir l'organisme de sa routine journalière. En effet, celle-ci éloigne toujours plus ou moins de l'état d'équilibre parfait.

CHAPITRE VI

LA CULTURE PERSONNELLE

§ 219. — Dans son acception la plus étendue, la culture personnelle est la préparation à une existence complète. Elle comprend en premier lieu la discipline et les connaissances, qui sont indispensables ou utiles à une auto-sustentation effective ou à la sustentation effective de la famille. Elle comprend en second lieu un développement de l'ensemble des facultés, qui rend celles-ci aptes à profiter des sources de jouissance que la Nature et l'Humanité offrent aux esprits prêts à répondre à cet appel.

La première partie de la culture personnelle n'est pas seulement approuvée par la morale : celle-ci la prescrit impérativement. L'acquisition de l'aptitude à la tâche qu'impose la vie est un devoir primaire envers soi et secondaire envers autrui. Puisque cette aptitude comprend à la fois l'habileté nécessaire en particulier aux hommes, qui vivent de travaux manuels, et toutes les autres catégories de talents plus élevés, il s'ensuit

évidemment que (sauf pour les personnes, qui jouissent *gratuitement* des moyens de subsistance), l'absence de cette habileté et de ces talents écarte la possibilité d'une vie physiquement saine et de la sustentation de la famille. En outre, en négligeant d'acquérir la capacité adéquate de se sustenter, soi et ses enfants, on aboutit inévitablement, soit à tomber à charge aux autres hommes, soit, s'ils refusent leur assistance, à leur imposer le spectacle pénible de sa propre misère.

Aucune obligation péremptoire ne peut être invoquée à l'appui de la seconde partie de la culture personnelle. Les partisans de l'ascétisme n'ont aucune raison d'assujettir leurs facultés à la discipline qui accroît la faculté de participer à une jouissance raffinée quelconque, et nous voyons en effet les Quakers manifester leur dédain et souvent leur réprobation pour cette discipline, qu'elle s'exerce en totalité ou en partie. Seuls, les adeptes de l'hédonisme peuvent logiquement recommander l'exercice de l'entendement et des sentiments qui nous achemine vers des jouissances variées destinées à remplir nos heures de loisir. Toutefois, ils ne considèrent cet exercice que comme une préparation à la vie complète, préparation en vertu de laquelle il obtient la sanction de la morale.

Passons de ces idées générales sur la culture, essentielle ou non essentielle, aux différentes branches, dans lesquelles elle se divise.

§ 220. — L'acquisition de la dextérité manuelle est une branche de la culture trop généralement négligée. Son

importance devrait pourtant être reconnue par ceux à qui elle procure les moyens de subsistance et par ceux qui n'ont pas besoin de lui demander d'avantages matériels. Il est juste de nous occuper d'abord des premiers.

Nul ne conteste qu'elle ne constitue une préparation convenable pour les hommes engagés dans une industrie productive ; cependant, à l'heure présente, on ne pousse pas suffisamment dans cette voie les enfants, qui en auront besoin plus tard et on ne cultive que le genre d'adresse que donnent les jeux. Mais l'adresse manuelle et l'acuité des perceptions devraient être également cultivées par les jeunes gens qu'attendent des carrières plus relevées. La gaucherie et l'incapacité de se servir de ses mains entraînent constamment de menus accidents et parfois même des accidents désastreux, tandis que l'adresse contribue au bien-être de soi et d'autrui. L'homme, qui sait tirer parti de ses sens et de ses muscles, est moins exposé aux accidents que le maladroit et sait mieux en éviter les conséquences. Si ce n'était que cette vérité évidente est méconnue, il serait absurde de rappeler que puisque les membres et les sens ont pour unique objet d'assurer l'adaptation des actions aux choses et aux mouvements environnants, il importe à tout le monde d'acquérir l'habileté nécessaire pour accomplir ces actions.

Qu'on ne pense pas que je recommande plus de culture *formelle* de cette aptitude ; tout au contraire, un des travers de notre temps est de mettre toute l'éducation en leçons. La culture de l'adresse manuelle, comme celle de toute adresse en général, devrait

s'effectuer en poursuivant des fins déjà désirées. Dans tout système d'éducation rationnelle, il se présente d'innombrables occasions d'exercer celles des facultés, dont se servent à tout moment les artisans et les expérimentateurs.

§ 221. — Sous son aspect primaire, la culture intellectuelle s'enchaîne à celle que nous venons de décrire. En effet, de même que la discipline des membres et des sens les prépare à l'action directe sur les objets environnants, de même l'intelligence, à tous ses degrés successifs, nous guide dans nos rapports indirects, d'une complexité croissante, avec ces mêmes objets. Les acquisitions et les réalisations les plus hautes de l'intelligence sont maintenant tellement au-dessus de la sphère de la vie pratique qu'on perd de vue le rapport, qui les unit. Mais rappelons-nous que le bâton qui soulève une pierre, ou la roue d'un bateau à vapeur sont des applications du levier ; rappelons-nous que certains principes dynamiques doivent être tacitement connus pour qu'on puisse tailler la pointe d'une flèche de façon à corriger sa tendance à se rapprocher du sol ; rappelons-nous encore que nous sommes à même de suivre pas à pas le progrès de ces vagues cognitions primitives vers les généralisations mathématiques et astronomiques, et nous rconnaîtrons que la science s'est graduellement dégagée des notions rudimentaires du sauvage. Rappelons-nous aussi que ces notions informes ont dirigé les activités élémentaires de ce dernier en vue d'entretenir sa vie et que des connaissances mathématiques et astronomiques supérieures nous guident

dans l'atelier, dans le bureau du commerçant et dans l'art de diriger les navires, tandis qu'une physique et une chimie développées président à l'élaboration de tous nos procédés industriels. Dès lors nous reconnaîtrons qu'aux deux extrêmes, le développement de la capacité de l'homme à agir sur le monde extérieur et d'arriver ainsi à satisfaire ses besoins, est l'objet de la culture intellectuelle, qui doit primer tous les autres.

Mais, même restreinte à ces objets pratiques, la culture intellectuelle, qui nous fait connaître la nature des choses, devrait être plus élargie qu'on ne le croit communément. On la spécialise infiniment trop à la préparation professionnelle, car la connaissance adéquate d'un groupes de phénomènes naturels nous échappe si nous n'avons une certaine connaissance des autres groupes. Tout objet, toute action se relie par des rapports simultanés à plusieurs ordres de phénomènes — mathématiques, physiques, chimiques, souvent même vitaux, — et ces phénomènes sont tellement enlacés que la connaissance complète d'un groupe présume une connaissance partielle du reste. A première vue, l'extension de la culture intellectuelle que je réclame comme nécessaire, paraît irréalisable, mais il n'en est pas ainsi. Une éducation bien conduite nous fait discerner clairement et nous permet de saisir fermement les vérités cardinales de chaque science, tout en laissant de côté les nombreux corollaires qu'on enseigne d'ordinaire en même temps. Une fois qu'on a acquis cette familiarité avec les vérités cardinales de chaque science, familiarité qui nous fait voir leurs principales conséquences, il devient aisé

d'arriver à la conception rationnelle de chaque groupe de phénomènes et on se trouve complètement préparé à une occupation spécialisée.

Outre la sanction sociale indirecte, dont elle jouit comme facilitant l'auto-sustentation et la sustentation d'autrui, la branche de la culture intellectuelle, qui comprend la connaissance des sciences, jouit encore d'une sanction directe, mais indépendante de toute visée pratique. Le domestique, le laboureur, le boutiquier, je dirai même l'érudit ou l'homme de lettres ordinaires, ne perçoivent pas toute la grandeur du vaste panorama terrestre animé ou inanimé et de l'univers, qui l'enveloppe. Ils n'y parviennent pas au même point que les hommes ayant acquis quelque conception des activités infiniment grandes ou infiniment petites, partout et toujours en mouvement, et capables de se livrer à cette contemplation, libres de toute préoccupation professionnelle. Imaginons que dans une salle fastueusement décorée, une bougie allumée approchée d'un panneau de muraille permette de distinguer un coin de l'ornementation, tout le reste demeurant plongé dans l'obscurité. Imaginons maintenant cent lampes électriques nous révélant tout d'un coup l'ensemble de la vaste salle et de ce qu'elle renferme : nous aurons ainsi une idée de l'aspect tout différent que présente la nature pour un esprit inculte et pour un esprit d'une haute culture intellectuelle. Ce contraste immense prouve à quiconque sait l'apprécier, qu'assimilée à fond, la science exalte la vie mentale.

Elle produit encore un autre résultat. L'étude de tous

les ordres de phénomènes, nous en fournit une conception générale et adéquate, mais aboutit, tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, à des limites qu'aucune exploration ne parvient à franchir ; cette étude indispensable pour nous faire sentir notre état de relation avec le mystère ultime des choses, éveille ainsi en nous un sentiment conscient que nous sommes en droit de considérer comme participant de la nature de la conscience morale.

§ 222. — Dans son acception la plus étendue, la connaissance de la science comprend la connaissance de la science sociale, qui à son tour comprend une certaine catégorie de connaissances historiques. Tout citoyen devrait s'efforcer d'en acquérir ce qui est nécessaire à sa direction politique. Il est vrai que la plus grande partie des faits, sur lesquels reposent les véritables généralisations sociologiques, nous est fournie par les sociétés sauvages ou à demi civilisées que nos programmes d'éducation passent sous silence ; toutefois ces généralisations ont aussi besoin de s'appuyer sur quelques faits empruntés à l'histoire des nations développées.

En dehors des éléments impersonnels de l'histoire, qui doivent surtout attirer notre attention, on peut aussi accorder une certaine attention à ses éléments personnels. En général, on la donne tout entière à ces derniers. La théorie de l'histoire étudiée dans les grands hommes, théorie tacitement adoptée par les ignorants de tous les temps et nettement formulée de nos jours par M. Carlyle, implique que la connaissance des gouvernants et de leurs actes suffit à constituer la science de

l'histoire : elle excite dans la plupart des esprits un goût pour les commérages concernant les morts qui ne diffère guère du goût pour les commérages concernant les vivants. Mais les détails sur les papes, les rois, les ministres et les généraux, même appuyés sur une connaissance approfondie des batailles et des sièges, des intrigues et des négociations diplomatiques, ne nous font pas pénétrer les lois de l'évolution sociale. Le fait que la division du travail a progressé dans toutes les nations progressives à l'insu des législateurs, et sans qu'on les ait consultés, atteste que les forces, qui façonnent les sociétés, produisent leurs résultats en dehors et souvent en dépit des desseins de leurs chefs. Toutefois il convient de connaître le caractère et les actions de quelques-uns d'entre eux. Les stages récents du progrès humain, dont tous nous sommes tenus d'avoir quelques notions, se présenteraient sous un jour trop nébuleux si nous les séparions absolument de la connaissance des hommes et des événements, qui s'y font remarquer. De plus, une certaine dose de cette connaissance sert à élargir notre conception de la nature humaine en général et à nous faire toucher les extrêmes, parfois du bien, plus souvent du mal, auxquels elle est capable d'atteindre.

La culture purement littéraire accompagne naturellement celle que nous venons d'envisager. Il est inutile de dire qu'une large proportion de culture littéraire fait partie de la préparation à une vie complète ; néanmoins il sera peut-être plus utile de rappeler que dans une éducation sagement combinée et même à l'âge

adulte, la littérature devrait occuper moins d'espace qu'elle n'en occupe à présent. Les hommes ne sont en majorité que trop enclins à rechercher les occupations faciles ou celles qui procurent à peu d'effort des excitations agréables ; aussi l'histoire, la biographie, les romans, la poésie attirent-ils davantage que la science, surtout que la connaissance de l'ordre général des choses, qui doit nous servir de guide.

Toutefois n'oublions pas qu'au point de vue de l'hédonisme, qui tient compte de la jouissance directement obtenue, la culture littéraire a des titres sérieux à notre attention. Reconnaissons encore qu'elle assure la richesse et l'énergie de l'expression, fournit la matière des métaphores et des allusions et qu'elle accroît ainsi la jouissance mentale et l'action sociale. Sans elle, la conversation reste bien pauvre et bien dépourvue.

§ 223. — En matière de culture personnelle, comme en toutes choses, l'homme se porte aux extrêmes. Les uns, et c'est le plus grand nombre, la négligent à peu près absolument ; quelques-uns s'y consacrent exclusivement, parfois avec des résultats désastreux.

Un *gentleman* accompli, écrit Emerson, doit commencer par être un animal solide ; ceci s'applique à tous, tant que nous sommes. Un genre de vie, qui sacrifie l'animal, peut s'excuser dans certaines conditions spéciales, mais n'est pas excusable en règle générale. Dans la sphère de nos connaissances positives, nous ne rencontrons nulle part l'intelligence isolée de la vie, ni la vie isolée d'un corps ; nous ne rencontrons nulle part une vie également complète en intensité, en ampleur et en

hauteur, qui ne s'appuie pas sur un corps robuste et bien portant. Toute violation des lois de la santé physique produit un préjudice physique qui, à la longue, bien que de manière parfois invisible, porte préjudice à la santé mentale.

On ne doit donc s'adonner à la culture personnelle qu'après avoir fait d'abord leur part aux autres exigences de la vie. Elle ne doit pas dépasser ce que comporte et ce qu'admet le bien-être physique ; elle doit enfin laisser subsister et même favoriser l'activité normale, non seulement des activités qu'elle met en jeu, mais aussi de toutes les autres. Il y a abus lorsqu'on la pousse au point de s'engourdir et de devenir indifférent aux diverses jouissances naturelles ; cet abus est encore bien plus caractérisé quand, circonstance fréquente, elle est poussée au point de faire naître le dégoût pour les objets même sur lesquels elle s'est portée avec excès.

La culture excessive est surtout condamnable chez les femmes, car dans ce cas elle fait d'immenses ravages. L'éducation supérieure donnée aux jeunes filles à Cambridge dans les collèges universitaires de Girton et de Newnham est, dit-on, incompatible avec un état de bonne santé ; même en omettant celles qui sont forcées d'y renoncer, ce reproche paraît fondé. C'est à dessein que je dis « paraît fondé, » car il est des degrés dans ce qu'on appelle la bonne santé. Généralement ces mots servent à désigner l'absence de dérangements physiques manifestes, mais il y a un abîme entre cet état et celui d'une santé parfaite, se traduisant par la bonne humeur et la surabondance d'énergie. Chez les femmes en particulier,

la santé peut être bonne en apparence et cependant rester au-dessous de ce qu'exige l'avenir de la race. Car les femmes sont, bien plus que les hommes, douées du surplus de vitalité destiné à assurer la reproduction de l'espèce. Lorsque l'organisme est surmené, cette réserve vitale peut se réduire considérablement avant que la vitalité, qui suffit à la vie individuelle, soit manifestement entamée. S'il leur faut quand même faire face à toutes les dépenses d'activité et surtout à une dépense d'activité cérébrale très onéreuse, il leur est impossible de le faire sans entamer la réserve de force qui devrait être affectée à la reproduction de la race. La faculté reproductive baisse alors dans des proportions variables, parfois jusqu'à empêcher la procréation, plus souvent jusqu'à mettre obstacle à l'allaitement et plus souvent encore dans une proportion moindre et que je ne puis spécifier. Je ne m'aventure pas à la légère en affirmant qu'un des effets éloignés de la culture féminine excessive devient fréquemment une cause de discorde conjugale.

J'ajouterai que si nos programmes étaient plus rationnels, il serait possible de donner aux femmes comme aux hommes, une culture élevée et adéquate, qui n'entraînerait aucun de ces inconvénients. En supprimant les inutilités dans ce qui passe pour une bonne éducation, on pourrait acquérir, sans s'exposer à des réactions fâcheuses, la connaissance complète de ce qui est nécessaire pour nous diriger, une connaissance étendue de ce qui éclaire les esprits, et même une connaissance suffisante de ce qui passe pour un complément décoratif.

§ 224. — Des motifs altruistes se joignent aux motifs égoïstes pour sanctionner la culture personnelle. Un être humain ignorant et dénué de la vie intellectuelle qu'engendre la discipline des facultés, est un être absolument insipide. Cependant nous avons envers la société l'obligation de procurer du plaisir à autrui. Il s'ensuit que la culture et en particulier celle qui fait de nous une source d'entrain social, jouit de quelque chose de plus qu'une simple sanction morale.

Ceci est particulièrement vrai de la culture esthétique, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici. Il faut la prescrire, non seulement comme auxiliaire de ce développement suprême de notre personne qu'exigent la vie et le bonheur complets, mais encore parce qu'elle accroît notre capacité de faire jouir notre entourage. L'étude des arts plastiques, de la musique et de la poésie est d'ordinaire encouragée afin de nous rendre accessibles à des jouissances, qui échappent aux esprits sans aucune culture esthétique ; cependant des motifs de bienveillance devraient aussi nous pousser à développer des talents, qui dépassent la moyenne. Cette considération s'applique au plus haut degré à la musique et les raisons altruistes recommandent surtout l'étude de la musique d'ensemble, dans laquelle l'élément personnel est forcé de s'effacer. Ajoutons toutefois qu'il faut blâmer l'excès de culture esthétique comme tout autre excès de culture intellectuelle, non pas cette fois à cause de la dépression qu'elle produit, mais à cause de la dépense exagérée du temps qu'on y consacre et de la place trop large qu'il usurpe dans le cours de l'existence. Pour une foule de gens, particulièrement pour les femmes, la poursuite du beau, sous une forme quelconque, devient la préoccupation dominante, et d'autres fins beaucoup plus importantes sont sacrifiées à la poursuite du joli. La culture esthétique jouit assurément d'une sanction morale, mais les occasions d'en blâmer l'excès sont de nos jours beaucoup plus fréquentes que celles d'en réclamer l'extension. Une étude impitoyable sur les vices esthétiques, qui éclatent de tous côtés et subordonnent le fonds à la forme, serait assurément opportune.